

Et il baisait les deux tombes de baisers répétés, inlassables, tout trempés de larmes.

Il ne rentra pas au château. Un serviteur l'attendait à la porte, tenant deux chevaux. Le soir il avait franchi la frontière de la Souabe et se dirigeait vers l'Italie.

Pendant de longs mois, on fut sans nouvelles du voyageur. Meinrad qui l'avait remplacé au château, ne s'en étonnait guère, car, à cette époque, les communications, étaient difficiles et rares.

Un an environ après le départ du seigneur de Rossberg, un cavalier frappait à la porte du manoir. C'était le serviteur qui était parti avec Conrad. Il rencontra que celui-ci s'était fait Franciscain et était entré dans un couvent en Terre Sainte. Il remit un papier à Meinrad. C'était une pièce authentique, munie du sceau de son frère qui lui léguait tous ses biens et tous ses titres, à charge pour lui d'entretenir pieusement la chapelle Sainte-Marie et de pourvoir à la nourriture des Pères.

Vingt ans se passèrent sans que Meinrad entendit parler de ses frères. Il avait hérité des vertus de l'ainé. Il gouvernait sagement ses sujets et il était aimé. Mais les temps étaient mauvais. L'Allemagne apostasiait; elle avait besoin de bons prêtres pour résister à l'hérésie. Les Supérieurs de la Souabe demandèrent à leur Ministre Général à Rome de leur envoyer ceux de leurs compatriotes qui vivaient à l'étranger et qui seraient capables d'évangéliser leur patrie.

(à suivre)



AVIS AUX PACIFISTES

On disait à un vieil officier; " A quoi bon tous ces armements; il nous pèsent et constituent vis-à-vis des autres peuples un état de défiance qui n'a rien de fraternel? "

Le vieux soldat répondit: " Il y avait un hérisson qui se dit un jour: " A quoi bon toutes ces armes que j'ai sur le dos, elles me gênent et me constituent vis-à-vis des autres animaux dans un état de défiance qui n'a rien de fraternel. " Et pour être plus fraternel, il se débarrassa de ses piquants. Et les furets le mangèrent.